

Philippe Djian Impuretés



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Djian

Impuretés

Gallimard

Extrait de la publication

Philippe Djian est né en 1949 à Paris. Il a exercé de nombreux métiers : pigiste, il a vendu ses photos de Colombie à l'*Humanité Dimanche* et ses interviews de Montherlant et Lucette Destouches, la veuve de Céline, au *Magazine littéraire*; il a aussi travaillé dans un péage, été magasinier, vendeur...

Son premier livre, *50 contre 1*, paraît en 1981. *Bleu comme l'enfer* a été adapté au cinéma par Yves Boisset et *37°2 le matin* par Jean-Jacques Beineix. Depuis, il a publié *Lent dehors* (Folio n° 2437), *Sotos* (Folio n° 2708), une trilogie composée de *Assassins* (Folio n° 2845), *Criminels* (Folio n° 3135) et *Sainte-Bob* (Folio n° 3324) parue en 1998, *Ça, c'est un baiser* (Folio n° 4027), *Frictions* (Folio n° 4178), *Impuretés* (Folio n° 4400) et le premier volume d'une nouvelle trilogie, *Doggy bag, saison 1*.

Huit mois après la mort de sa sœur, Evy se réveillait toujours brusquement et toujours avant l'aube. Il n'avait plus besoin que l'on vienne frapper à sa porte, que l'on parle fort, que l'on vienne tirer les rideaux pour l'obliger à se lever.

De bon matin, il n'y avait plus guère d'activité chez les Trendel. La maison restait à présent silencieuse tandis qu'il s'habillait dans la pénombre.

Au moins, c'était une chose qu'il appréciait. Cette tranquillité, cette solitude matinale qui frisait la perfection lorsqu'il pénétrait dans la cuisine déserte et buvait un grand bol de café noir sans rien avaler d'autre – plus personne n'était sur son dos.

Pas mal de choses avaient changé depuis la mort de Lisa.

Sa mère ne faisait plus l'effort de descendre pour le petit déjeuner. Il y avait maintenant peu de chances de la croiser avant midi. De temps

en temps, Evy rencontrait encore son père dans la cuisine, mais l'atmosphère devenait très vite pesante.

L'idée était de sortir de la maison le plus rapidement possible.

★

Il y avait de nombreux lacs dans la région et l'on avait retrouvé Lisa au fond de l'un d'eux, par une belle journée ensoleillée et glacée de février qui avait resplendi sur la combinaison des hommes-grenouilles et miroité autour de leur canot pneumatique comme une fournaise d'or blanc et liquide dont rien de bon ne devait sortir.

La police avait tenté d'épargner ce spectacle à la famille, mais Richard Trendel et son fils étaient restés plantés sur la berge, les pieds presque dans l'eau, les cheveux soulevés par des bourrasques. Laure n'avait pas eu la force de descendre de la voiture.

Depuis ce jour, Evy prenait son petit déjeuner tout seul. Comme la cuisine était orientée à l'est, il n'était pas rare de voir les premiers rayons du soleil danser à travers les aiguilles des épicéas qui bordaient la route, ou scintiller dans la piscine des voisins, et Evy pensait que c'était mieux ainsi, que c'était la meilleure solution.

Dans sa classe, les filles le trouvaient à leur goût et le fixaient parfois dans le blanc des yeux avec des lèvres gourmandes, mais le doute qui planait sur la mort de Lisa les avait rendues un peu moins entreprenantes, un peu moins hardies que d'habitude. J'observais tout cela avec beaucoup d'intérêt.

Personne ne prétendait qu'Evy avait tué sa sœur. Le corps de Lisa ne portait aucune trace de violence et on ne l'avait pas retrouvée nue, comme le glissaient certaines âmes délicates, mais personne n'avait été témoin des faits, personne n'était là pour accréditer son histoire – pas plus que je ne l'étais moi-même à ce moment-là. Tout le monde lui en voulait un peu d'être obligé de le croire sur parole, mais que faire d'autre ?

C'était un *accident*. Une chute *accidentelle* dans les eaux glacées. Il n'en avait jamais dit davantage et n'en avait jamais démordu. Il demandait *quel genre de détails* on voulait, il évoquait un faux mouvement, un déséquilibre, un fichu plongeon par-dessus bord, et c'était là tout ce qu'il racontait, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu ajouter. Au risque de passer pour un attardé mental.

Un soir, sa mère s'était enflammée comme un tonneau de poudre noire, arrosé de whisky pur,

à cause de son mutisme. Elle l'avait empoigné, elle l'avait secoué, elle lui avait féroce-ment postillonné au visage, elle l'avait assourdi de ses cris, trempé de ses larmes dans l'espoir de lui arracher trois mots de plus, mais elle n'avait obtenu aucune information supplémentaire, Evy n'avait pas tenté d'esquiver les coups qu'elle faisait pleuvoir sur lui mais elle n'en avait rien tiré.

Richard s'était interposé. Il avait retenu sa femme et fouillé un instant le regard de son fils. Voulant essayer une autre méthode, il l'avait conduit au bord du lac, par un paisible après-midi. « Tu sais que ça nous ferait du bien, à ta mère et à moi », lui avait-il dit.

Richard avait gardé ses mains sur le volant et Evy coincé les siennes sous ses aisselles et ils avaient observé une buse qui tournait au ralenti au-dessus des bois pendant au moins dix bonnes minutes, après quoi Richard avait exécuté un brutal demi-tour.

Pour en revenir aux filles, toutes n'avaient pas jugé que la mort de Lisa constituait une perte irréparable.

★

Vers le milieu des années quatre-vingt, lorsque Richard et Laure s'étaient installés dans la région, ils n'avaient pas encore d'enfants et le monde était pratiquement à leurs pieds. Coup

sur coup, Laure s'était distinguée dans deux rôles retentissants qui la plaçaient d'emblée parmi les deux ou trois meilleures actrices de sa génération – son époustouflante interprétation du personnage de la sœur tyrannique dans le dernier film de Raul Ruiz lui avait valu un coup de fil de Martin Scorsese. De son côté, Richard publiait régulièrement. Pour le livre qu'il avait en cours à cette époque, il avait reçu l'équivalent de sept cent cinquante mille euros.

Mais ce temps-là était loin. Richard avait eu des ennuis avec l'héroïne – avec certains mélanges, accessoirement –, et quant à Laure, persuadée que son succès allait suivre une courbe exponentielle, elle avait manqué de vigilance et de discernement.

Le salon proposait un large choix de souvenirs de la période rose. Lorsqu'il examinait les photos de sa mère – qui couvrait de son sourire ravageur un mur entier à elle seule – ou les différentes distinctions qu'avait obtenues Richard, tel ce prix archicouru qu'il avait décroché au Japon, Evy se demandait pourquoi ils se torturaient comme ça.

La maison était située en dehors de la ville, sur les hauteurs, et la nature bruissait autour d'elle dans la chaleur étonnamment persistante et languide d'un mois d'octobre au parfum musqué. Le ciel restait d'un bleu lumineux du matin au soir. La nuit, dans le grésillement des

insectes, Laure sortait sur son balcon pour respirer – et non pour admirer le paysage qu'elle avait fini par détester avec délectation depuis la mort de sa fille. Evy l'entendait gémir ou raconter sa vie à Judith Beverini qu'elle venait de quitter un peu plus tôt.

Judith Beverini était à peu près tout ce qui restait, une des seules personnes qui n'avaient pas lâché Laure durant sa lente et irrésistible dégringolade – ces douze derniers mois, elle avait tourné dans une série télévisée et le reste ne valait même pas la peine qu'on en parle. Judith faisait partie de ceux et celles qui croyaient Evy coupable. Sans savoir très bien de quoi on pouvait l'accuser, mais coupable, d'une manière ou d'une autre – elle n'aurait pu expliquer pourquoi.

C'était d'ailleurs le ton général au sujet d'Evy, que l'on considérait avec un mélange de pitié et de reproche contre lequel il ne pouvait rien. Le matin, quand il passait devant chez Judith, il crachait sur le seuil de sa porte et Andreas crachait aussi.

Nombreux étaient les cadres supérieurs et autres qui auraient éventré père et mère pour habiter ainsi sur la colline – dans cet écrin de verdure aux mille dégradés, aux mille essences, aux élégantes voies privées, aux très prisées réceptions nocturnes, aux fêtes improvisées où l'on frayait tranquillement parmi des actrices,

des producteurs, des écrivains, des cinéastes, des danseurs, des musiciens, des propriétaires de théâtre, des créateurs de mode et tutti quanti –, mais ils n’y parvenaient jamais, bien entendu.

C’était le grand-père d’Andreas qui était à l’origine de cette concentration d’artistes dont l’éclosion s’était produite au début des années cinquante. Après avoir fait fortune en Allemagne, il avait acheté toute la colline alors que les faubourgs commençaient à s’étendre et lorgnaient sur les hauteurs ensoleillées, malheureusement inconstructibles – mais l’aïeul avait d’importants moyens, énormément d’argent placé en Suisse durant la guerre, et les problèmes avaient été hardiment surmontés. Puis son épouse, malgré tout, avait souffert de solitude, de l’atroce pauvreté de l’esprit provincial pour une femme qui avait habité Paris pendant des années, avait vu défiler tant de célébrités à sa table, si bien qu’il avait quadrillé la colline, l’avait revendue par lots, mais pas à n’importe qui, et encore à présent, le cas des nouveaux venus était inspecté à la loupe par les copropriétaires – une pratique parfaitement scandaleuse mais qui permettait de préserver l’essentiel et les rapports de bon voisinage.

Richard et Laure avaient eu au moins la présence d’esprit d’investir leur argent dans l’achat d’une maison avant que ne commence la lente, l’inexorable et pitoyable dérégulation trajectorielle qui allait suivre la naissance de leurs

enfants. Parfois, ils appréciaient de ne pas avoir de loyer à payer ou alors Richard devait se mettre à un article et il n'en avait aucune envie – durant certaines périodes il se piquait plusieurs fois par jour et l'argent s'envolait par valises entières – et encore moins à un scénario ou à un roman, tâche qu'il aurait été bien incapable de mener à terme. Aujourd'hui encore, ils répugnaient à gâcher leur talent, à se galvauder pour de l'argent, mais ils n'en faisaient plus toute une histoire, ils n'en parlaient plus entre eux et acceptaient ces humiliations comme un mal nécessaire – en tournant dans un spot à la gloire des sacs Vuitton, par exemple, Laure finançait son train de vie durant plusieurs mois.

Leurs deux enfants comprenaient tout à fait bien qu'il fallait aller chercher l'argent là où il était, ils en convenaient régulièrement, mais Laure croyait détecter leur permanente et silencieuse réprobation. « Vas-y. Dis-moi ce que tu penses. Montre-moi que tu as des couilles », avait-elle lancé à la figure d'Evy après qu'il avait ri un peu trop vite en la voyant feindre l'orgasme pour une marque de parfum.

Lisa et son frère ne trouvaient pas que leurs parents étaient différents des autres et c'était sans doute un élément que Richard et Laure n'avaient pas parfaitement intégré, une donnée qui était à la base de multiples incompréhensions de part et d'autre.



À la fin des cours, Evy et Andreas firent une halte chez Michèle Aramentis dont la jeune sœur fêtait ses dix ans. Histoire de manger une part de gâteau et de passer un moment dans la chambre de Michèle.

Le père était producteur. On ne le voyait pas souvent car il assistait à de nombreux et lointains tournages au dire de sa femme.

Marlène Aramentis préparait d'excellents gâteaux. Son roulé à la framboise était grandiose, une merveille dont la confection l'accaparait des heures entières et lui occupait totalement l'esprit. C'était une femme qui s'investissait également beaucoup dans la vie de l'école, qui présidait l'association des parents d'élèves et collectait des fonds pour les séjours à l'étranger ou la construction d'une seconde salle polyvalente entièrement automatisée.

Il y avait des ballons, des chapeaux, des serpents, des boules de papier, des sodas, des confiseries, et une musique un peu tarte sortait des haut-parleurs dissimulés dans les arbres du jardin qui flambait littéralement et fabriquait de l'ombre au compte-gouttes. La réception se tenait au bord de la piscine, dans une ambiance hystérique. La mère de Michèle avait déjà un regard préoccupé, et presque une grimace aux lèvres.

Elle avait engagé deux étudiantes pour l'assister, mais elle déclara qu'elle n'en était pas satisfaite. « Elles n'ont pas la moindre autorité sur ces gosses. Elles sont nulles, ces pauvres filles. » On les voyait courir dans tous les sens, au bord de l'apoplexie.

Certaines mères avaient été bouleversées par l'épreuve que les Trendel avaient subie et Evy en particulier, même s'il s'y entendait pour le dissimuler. Elles le considéraient d'un œil tendre, avec compassion, elles avaient toujours un mot gentil quand il passait et elles le suivaient des yeux en secouant la tête, en insinuant que Laure ne faisait pas le maximum pour son garçon.

À ce sujet, les conversations allaient encore bon train huit mois après le drame. Tout le monde, sans exception, avait assisté à l'enterrement de Lisa – par un matin de février glacé, au ciel gris perle, à l'horizon cendré –, et beaucoup avaient senti le retournement compréhensible des sentiments de Laure envers son fils. Pour une bonne âme telle que Marlène Aramentis, c'était à un injuste accablement qu'était soumis Evy, à une injuste punition.

« Comment pouvait-on imaginer que ce garçon ait pu tuer sa sœur ? » Chaque fois qu'elle regardait Evy, son allure décidée, ses quatorze ans, son visage angélique, ses yeux sombres, elle ne comprenait pas comment certaines per-

sonnes pouvaient à ce point manquer de jugement et avoir si peu de flair.

Andreas, qui était pressé de s'enfermer avec Michèle, demanda s'il y avait encore du gâteau.

★

Michèle suçait depuis les vacances de Pâques, mais ses progrès en la matière étaient quasiment nuls. On aurait dit une espèce de robot.

Parfois, Andreas s'emportait et l'envoyait promener au milieu de l'exercice avec un grognement méprisant – après quoi, soit il y avait un lit, soit il se laissait choir sur le sol, en proie à ses terribles douleurs abdominales, et tout ce que l'on pouvait faire était de lui apporter un coca le plus rapidement possible.

L'espoir de voir Michèle s'améliorer allait s'amenuisant pour les deux garçons. Ils n'y croyaient plus beaucoup. On avait l'impression que Michèle ne s'intéressait à rien – elle prétendait le contraire, mais les faits parlaient d'eux-mêmes. « Je veux dire, genre, en dehors de toi », lui précisait Andreas.

Lisa les avait prévenus. Elle avait observé Michèle une minute et leur avait souhaité bien du plaisir. C'était à l'occasion d'une fête que les Aramentis donnaient chez eux, aux frais du studio, pour être agréables à Bruce Willis et à sa bande qui repartaient le lendemain pour les États-Unis.

Michèle avait lancé des invitations tous azimuts et elle s'était maquillée. Elle avait à peine l'âge des deux garçons, mais elle ressemblait à une femme sous les projecteurs du jardin. Une femme qui, d'après Lisa, allait les décevoir. Une femme qui visiblement aurait la tête ailleurs.

Même si on la tannait durant des jours, Lisa refusait de révéler ce sur quoi elle fondait son opinion, mais elle donnait l'impression de détenir des preuves formelles, elle semblait vraiment avoir le don de décrypter l'invisible. Evy aurait pu multiplier les exemples où elle avait vu juste. Il ne paraît plus avec elle. Aussi, partant du principe qu'elle ne se trompait pour ainsi dire jamais, n'avaient-ils pas trouvé très réjouissant d'apprendre que Michèle n'allait pas répondre à leur attente.

Ensuite, vers trois heures du matin, Michèle avait demandé des explications, au cours d'une séance assez pénible. La bouche tremblante de colère, au bord des larmes, dans l'ombre d'un massif de yuccas auxquels étaient accrochés des rubans, elle tenait à savoir pourquoi Lisa colportait de telles horreurs sur son compte – Andreas était allé lui dire qu'elle ne vaudrait rien plus tard, chose que l'on pouvait voir au premier coup d'œil.

La mauvaise réputation de Lisa, la méfiance et la haine que lui vouaient certaines filles du collège n'étaient pas vraiment méritées. Il n'y

avait de sa part aucune volonté de blesser, aucun réel plaisir à médire. Il n'y avait aucune méchanceté dans ses jugements, sinon l'obligation d'être honnête et de dire les choses comme elles étaient.

Evy repensait à cet épisode tout en observant d'en haut Marlène Aramentis qui errait en maillot de bain autour de la piscine dont la surface paraissait battue par une tempête – une avalanche de cris, de mains et de pieds, parfaitement détestable. Debout, le pantalon aux chevilles, il était à son tour l'objet des attentions de Michèle et il revoyait Lisa, conscient du vide qu'il ne parvenait pas à combler, il voyait son visage flotter par-dessus l'épaule de l'apprentie suceuse qui le besognait au pas de charge, d'un air absent. Lisa aurait-elle souri en le voyant? Lui aurait-elle demandé s'il prenait son pied?

Lorsque Richard et Laure se lançaient la vaisselle à la tête, lorsqu'ils se poursuivaient d'une pièce à l'autre en hurlant, lorsqu'on finissait par souhaiter qu'ils s'étranglent mutuellement, c'était une chance d'avoir Lisa.

Evy entrait sans frapper et il allait s'installer sur le lit avec un magazine. Lisa continuait de pianoter sur son ordinateur. Quelquefois, elle avait des bières ou quelque chose à fumer. S'il se produisait un fracas inhabituel, ils dressaient l'oreille une seconde puis reprenaient leur occupation. Mais c'était pénible malgré tout.

Richard et Laure. On devinait une telle douleur chez de semblables couples, une telle frustration, une telle incroyable colère, une telle frayeur aussi, qu'il n'était pas toujours facile pour Evy et sa sœur de se tenir hors de portée. Parfois, il valait encore mieux filer par la fenêtre et marcher à travers bois ou longer la route ou faire n'importe quoi plutôt que de supporter ça une minute de plus.

Pendant ce temps-là, Marlène Aramentis regardait sa montre puis elle levait les yeux vers le ciel qui rougeoyait tandis qu'un troupeau de préadolescents déchaînés cavalcadait furieusement sur son domaine ou tentait de pénétrer dans la maison malgré ses consignes.

« Tu nous rends malades, déclara Andreas. Ma vieille, je plains le pauvre type que tu épouseras. »

Ils quittèrent la chambre de Michèle un instant plus tard. En descendant, Andreas lui conseilla de baiser franchement, comme tout le monde, car ça devenait trop comique, mais Michèle refusa d'en discuter, elle refusa *obstinément* d'aborder le sujet une fois de plus.

Dans le salon, ils tombèrent nez à nez avec Anaïs Delacosta et Evy lui sauta à la gorge.

★

À dix-huit ans, Anaïs était une énorme fille d'environ cent kilos, mais étonnamment souple

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

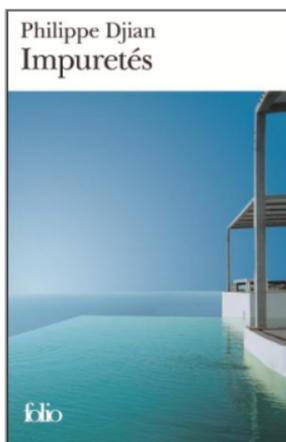
- SOTOS, *roman*, 1993 (Folio, n° 2708).
ASSASSINS, *roman*, 1994 (Folio, n° 2845).
CRIMINELS, *roman*, 1996 (Folio, n° 3135).
SAINTE-BOB, *roman*, 1998 (Folio, n° 3324).
VERS CHEZ LES BLANCS, *roman*, 2000 (Folio, n° 3574).
ÇA, C'EST UN BAISER, *roman*, 2002 (Folio, n° 4027).
FRICTIONS, *roman*, 2003 (Folio, n° 4178).
IMPURETÉS, *roman*, 2005 (Folio, n° 4400).

Aux Éditions Bernard Barrault

- 50 CONTRE 1, *histoires*, 1981.
BLEU COMME L'ENFER, *roman*, 1983.
ZONE ÉROGÈNE, *roman*, 1984.
37°2 LE MATIN, *roman*, 1985.
MAUDIT MANÈGE, *roman*, 1986.
ÉCHINE, *roman*, 1986.
CROCODILES, *histoires*, 1989.
LENT DEHORS, *roman*, 1991 (Folio n° 2437).

Chez d'autres éditeurs

- LORSQUE LOU, 1992. *Illustrations de Miles Hyman* (Futuropolis / Gallimard).
BRAM VAN VELDE, *Éditions Flohic*, 1993.
ENTRE NOUS SOIT DIT : CONVERSATIONS AVEC JEAN-LOUIS EZINE, *Presses Pocket*, 1996.
PHILIPPE DJIAN REVISITÉ, *Éditions Flohic*, 2000.
ARDOISE, *Julliard*, 2002.
DOGGY BAG, saison 1, *Julliard*, 2005.



Impuretés

Philippe Djian

Cette édition électronique du livre

Impuretés de *Philippe Djian*

a été réalisée le 20 mai 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070323036).

Code Sodis : N50075 - ISBN : 9782072450990.

Numéro d'édition : 169540.